

si je ne me trompe, en ont renouvelé l'attrait. Autrefois on étudiait surtout les œuvres de l'antiquité pour les apprécier d'après des règles précises et pour y chercher des modèles. A la longue cette préoccupation devait émousser le sentiment et faire tourner l'admiration au lieu commun. C'est ce qui est visible chez la plupart des critiques du XVIII^e siècle, l'abbé Batteux et La Harpe, par exemple. De nos jours cette méthode théorique et dogmatique est en discrédit ; c'est surtout à un point de vue historique que nous étudions les littératures. Et en cela notre siècle a suivi sa pente, car c'est le siècle de l'histoire ; à aucune autre époque les sciences historiques n'ont joui d'autant de faveur et n'ont accompli d'aussi grands progrès que depuis cinquante ans. Aujourd'hui, l'histoire ne se contente plus de raconter les événements du passé, elle veut pénétrer dans la vie même des sociétés qui nous ont précédés sur le globe, en faire un tableau complet et sensible, en être, pour ainsi dire, la résurrection. C'est le mot, Messieurs, d'un homme qui a bien le droit d'être entendu en pareille matière, car il a été un des chefs de ce mouvement. Bien qu'il y ait un peu d'excès dans une prétention si haute, tout le monde reconnaît que jamais l'histoire n'avait donné à ses lecteurs un sentiment aussi profond et aussi vif du passé. Cela vient en grande partie de ce que nos historiens s'isolaient davantage, par l'imagination, de l'état actuel des choses ; de ce qu'ils se transportent plus complètement dans les lieux, dans les temps, dans le milieu social où se sont passés les faits qu'ils exposent. L'étude des littératures a servi cette tendance, mais aussi elle en a profité. Elle a fait mieux comprendre les sociétés éteintes, les